

Johan Theorin

# L'Heure trouble

ROMAN

*Traduit du suédois  
par Rémi Cassaigne*

Albin Michel

## *Öland, septembre 1972*

LE MUR de grosses pierres rondes couvertes de lichens gris était aussi haut que le petit garçon. Il n'arrivait à voir par-dessus qu'en se mettant sur la pointe des pieds dans ses sandales. Tout était gris et brumeux de l'autre côté. Le monde aurait pu finir là, devant lui, mais il savait que c'était le contraire – le monde commençait de l'autre côté du mur. C'était le vaste monde, hors du jardin de ses grands-parents. Découvrir le monde de l'autre côté du mur lui avait fait envie tout l'été.

Il avait essayé de l'escalader à deux reprises. Les deux fois, il avait lâché prise parmi les pierres inégales et était retombé à la renverse dans l'herbe humide.

Le petit garçon n'avait pas renoncé, et la troisième fois fut la bonne.

Il prit une inspiration, se hissa en s'accrochant aux pierres froides et parvint au sommet du mur.

C'était pour lui une victoire – il allait bientôt avoir six ans, et c'était le premier mur qu'il escaladait de sa vie. Il resta un moment assis là, comme un roi sur son trône.

Le monde de l'autre côté du mur était vaste, sans limites, mais gris et flou, aussi. Le brouillard arrivé sur l'île au cours de l'après-midi empêchait le petit garçon de distinguer grand-chose, mais il voyait au bas du mur l'herbe jaunie d'un petit pré. Plus loin, il apercevait quelques genévriers nouveaux et des rochers couverts de mousse qui sortaient de terre ici ou là. Le sol était aussi plat que

dans le jardin derrière lui, mais, de l'autre côté, tout semblait plus sauvage, étrange et attirant.

Le petit garçon posa le pied droit sur un gros rocher à moitié enterré, et se laissa glisser dans le pré de l'autre côté du mur. Pour la toute première fois, voilà qu'il sortait seul du jardin, et personne ne savait où il était. Sa maman avait quitté l'île ce jour-là. Son grand-père était descendu sur la plage un peu plus tôt, et quand le petit garçon avait enfilé ses sandales pour sortir en cachette de la maison, sa grand-mère dormait.

Il pouvait faire ce qu'il voulait. Il partait à l'aventure.

Il lâcha prise et s'éloigna du mur parmi les herbes folles. Elles étaient clairsemées, il s'y fraya sans peine un passage. Il fit encore quelques pas, et le monde alentour se précisa. Il vit les genévriers prendre forme au-delà des herbes, et partit dans leur direction.

Le sol était mou et étouffait les bruits : ses pas ne produisaient qu'un faible frôlement d'herbes. Même lorsqu'il essaya de sauter à pieds joints pour se laisser retomber lourdement, cela ne fit qu'un petit bruit sourd. L'herbe se redressait derrière lui, les traces de son passage disparaissaient rapidement.

Il continua un moment à se déplacer de cette façon : hop, poum, hop, poum.

Quand le petit garçon arriva au bout du pré et s'enfonça parmi les genévriers, il cessa de sauter à pieds joints. Il souffla, inspira l'air frais et regarda autour de lui.

Un bref instant, il envisagea de faire demi-tour, de retraverser le pré et repasser par-dessus le mur. Il n'avait pas de montre, et n'avait pas la notion précise du temps, mais le ciel au-dessus de sa tête était gris sombre à présent, et il faisait de plus en plus frais. Il savait que le jour finissait et qu'il ferait bientôt nuit.

Il allait marcher encore un peu sur ce sol mou. Il savait bien sûr où il était : la maison où sa grand-mère dormait se trouvait derrière lui, même s'il l'avait perdue de vue. Il continua d'avancer vers le mur flou du brouillard, visible mais insaisissable : il semblait reculer sans cesse, par magie, comme s'il se jouait de lui.

Le petit garçon s'arrêta. Il retint son souffle.

Tout était silencieux, rien ne bougeait, mais soudain il avait eu l'impression de ne plus être seul.

Avait-il entendu quelque chose dans le brouillard ?

Il se retourna. Il ne voyait à présent plus le mur ni le pré, il n'y avait plus que de l'herbe et des genévriers derrière lui. Les buissons l'entouraient, immobiles, et il savait qu'ils n'étaient pas vivants – pas vivants comme lui – mais il ne pouvait pourtant pas s'empêcher de les trouver très grands. C'étaient des créatures noires et silencieuses qui l'encerclaient et qui s'approchaient de lui dès qu'il avait le dos tourné.

Il se retourna à nouveau et vit encore plus de genévriers. Des genévriers et du brouillard.

Il ne savait plus à présent de quel côté se trouvait la maison de vacances, mais, poussé par la peur de se retrouver tout seul, il partit droit devant lui. Il se mit à courir à grandes enjambées, poings fermés, il voulait retrouver le mur de pierres et le jardin derrière, mais il ne voyait que de l'herbe et des buissons. À la fin, il ne les vit même plus : le monde était brouillé par les larmes.

Le petit garçon s'arrêta, reprit son souffle, et ses larmes cessèrent de couler. Il vit encore d'autres genévriers dans le brouillard, mais l'un d'eux avait deux grosses branches – et soudain le petit garçon vit qu'elles bougeaient.

C'était quelqu'un.

Une grande personne.

Elle sortit de la grisaille du brouillard, et s'arrêta à dix pas de lui. L'homme était grand et large, habillé de vêtements sombres, et il avait vu le petit garçon. Campé dans l'herbe, immobile, chaussé de ses grosses bottes, il le regardait de haut. Il avait un bonnet noir enfoncé sur le front, et il paraissait vieux, mais pas aussi vieux que le grand-père du petit garçon.

Le petit garçon resta immobile. Il ne reconnaissait pas l'homme, et il fallait se méfier des inconnus, sa maman le lui avait dit. Mais, à présent, il n'était plus seul, perdu dans le brouillard parmi les genévriers. Il pouvait toujours faire demi-tour et s'enfuir en courant si l'homme n'était pas gentil.

« Bonjour », dit l'homme à voix basse.

Il respirait lourdement, comme s'il venait de marcher longtemps dans le brouillard, ou de courir très vite.

Le petit garçon ne répondit rien.

L'homme regarda rapidement autour de lui. Puis il baissa à nouveau les yeux vers le petit garçon, sans sourire, et demanda d'une voix sourde :

« Tu es seul ? »

L'enfant hocha la tête en silence.

« Tu t'es perdu ? »

– Je crois bien, dit-il.

– N'aie pas peur... Je connais la lande comme ma poche. »

L'homme s'approcha d'un pas.

« Comment tu t'appelles ? »

– Jens, dit le petit garçon.

– Jens comment ?

– Jens Davidsson.

– C'est bien », dit l'homme. Il hésita, puis ajouta :

« Je m'appelle Nils.

– Nils comment ? » demanda Jens.

C'était un peu comme un jeu. L'homme eut un rire bref.

« Je m'appelle Nils Kant », dit-il en avançant encore d'un pas.

Jens resta sans bouger, il avait cessé de regarder autour de lui. De l'herbe, des pierres et des buissons, c'était tout ce qu'il y avait dans le brouillard. Et puis cet inconnu, Nils Kant, qui à présent lui adressait un demi-sourire, comme s'ils étaient déjà amis.

Le brouillard les enveloppait, on n'entendait aucun bruit. Pas même un chant d'oiseau.

« N'aie pas peur », dit Nils Kant en tendant la main.

Ils étaient à présent tout près l'un de l'autre.

Jens se dit que Nils Kant avait les plus grandes mains qu'il ait jamais vues, et il comprit qu'il était trop tard pour s'enfuir en courant.